

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (Suite) :
partie XIV. Une année au Collège St-Michel :
Ma classe de Physique 1865-66

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 97-103

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de Collège

(Suite)

XIV. Une année au Collège St-Michel
Ma classe de Physique 1865-66

On reprochait aux ecclésiastiques du Collège les mieux intentionnés d'accorder la préférence aux élèves fils de libéraux ou de radicaux. Cette préférence, qui a bien existé quelque peu, s'explique en partie par la préoccupation en soi très légitime, de gagner ces élèves à la cause de la religion. MM. Chatton et Frossard, par exemple, pouvaient bien penser ainsi, et l'on peut dire qu'ils ont plus d'une fois réussi. Y avait-il aussi l'influence de la peur, qui porte à ménager, en le flattant, l'ennemi, pour qu'il ne fasse pas de mal ? La tactique de la peur a toujours existé ; il n'y a pas longtemps, on cherchait encore à nous effrayer par le spectre de l'intervention fédérale.

Les conférences de saint Vincent de Paul, qu'on avait aussi à Fribourg, y étaient organisées plus complètement qu'à St-Maurice ; les élèves, la plupart externes, y visitaient les familles pauvres, ce qui offrait de sérieux inconvénients, comme on s'en aperçut peu à peu. Quant à la société des Etudiants suisses, nous formions deux sections, la Zæringia, plus ancienne, pour les allemands, et la Nuithonia, encore récente, pour les français. Je ne me souviens pas qu'un professeur se soit occupé de la Nuithonia ; on nous laissait défendre à notre façon les intérêts du parti conservateur. Aussi, dans l'assemblée générale du Collège, les libéraux et les radicaux l'emportaient-ils régulièrement, comme on pouvait le voir lors de la nomination du *Valete*. Pour un canton très conservateur comme celui de Fribourg, c'était inconcevable. Mieux soutenus par leurs professeurs, les radicaux-libéraux entraînaient toujours la masse des petits ; ceux-ci suivaient ceux qui parlaient le plus haut et faisaient le plus de bruit. Contre la tactique de la peur et de l'abstention, une réaction s'imposait donc.

Nous n'en formions pas moins, nous campagnards auxquels se joignaient de rares citoyens, un groupe compact, qui, avec l'aide de quelques séminaristes, repoussait, dans la Nuithonia, tous les assauts du libéralisme.

Pour mon compte, je lisais les conférences du P. Félix, sur le Progrès par le christianisme ; celles du P. Hyacinthe, qui devait bientôt apostasier, nous étaient déjà suspectes. J'ai déjà dit que *l'Ami du Peuple* de Romont était devenu mon journal : il devait le rester et me conduire à *La Liberté*, dont la fondation n'eût lieu que trois ans plus tard. Pour l'étranger, nous avions, dans notre pension, *l'Univers*, qu'un abonné nous passait régulièrement.

Le programme du Collège St-Michel, abstraction faite de quelques titres pompeux, reproduisait celui de Saint-Maurice, accordant, du moins en apparence, la même place aux sciences et réservant aux lettres le même nombre d'heures, ou à peu près. Mais l'interprétation était tout autre, ce qui tenait à la situation et au mode d'enseigner. St-Maurice, ayant moins de professeurs spéciaux et faisant donner presque toutes les branches par le professeur de classe, négligeait forcément les accessoires et ne soignait bien que les branches principales :

latin, français, littérature. Bien qu'ayant leur professeur, les mathématiques n'étaient pas même au premier rang. Or, à Fribourg, c'était juste le contraire, en ce sens du moins qu'aucune branche n'y était favorisée. Si on en négligeait, c'était à cause de l'insuffisance du professeur, et parfois une branche importante en pâtissait : telles les mathématiques, avec MM. Sottaz et Moret. Pour cette dernière branche, les meilleurs élèves étaient ceux qui venaient de Romont, où ils avaient été formés par M. Genilloud. M. Gremaud, avec une meilleure méthode d'enseignement, eût été sans rival. Je profitai pourtant, et beaucoup, de sa critique historique, qu'il empruntait au R. P. de Smeth, bollandiste. Le faible de Fribourg, c'étaient les lettres ; non que la grammaire fût négligée, car on en faisait peut-être trop, et les fautes étaient toujours relevées scrupuleusement. Même on s'étendait sur les préceptes de littérature et de rhétorique. Dans les traductions d'auteurs, le mot à mot dominait toujours, et l'on s'efforçait d'être aussi exact que possible. Mais on se méfiait de l'imagination et on coupait les ailes à l'enthousiasme. Était-ce réaction contre les Jésuites contre leur système d'enseignement, contre la surexcitation qu'ils avaient provoquée avant le Sonderbund, surexcitation qui s'était changée ensuite en dépression ? Toujours est-il qu'on était devenu positif, prudent, modéré, calculateur. Au Séminaire, les abbés venus d'autres collèges reprochaient à ceux de Fribourg leur style de notaire. Le mal s'était généralisé ; l'école primaire, les écoles secondaires, tout notre système d'enseignement s'en ressentait. Plus tard, on crut, et peut-être pas tout à fait à tort, que le manque de formation des professeurs y était pour quelque chose. On attribua aussi le manque d'imagination et d'enthousiasme, et le peu de goût pour l'étude, au caractère fribourgeois. Pour moi, qui étais bien de race fribourgeoise, et qui avais apporté de l'imagination ainsi que l'amour de l'étude d'une des communes rurales les plus retirées du canton, cette explication m'a toujours semblé dépourvue de fondement. Qu'on fasse moins languir les enfants à l'école primaire, qu'on les envoie plus jeunes au collège, qu'on insiste moins sur la méthode autoritaire, qu'on exerce davantage la mémoire des enfants, qu'on n'écarte pas de parti-pris tout ce qui développe l'imagination, qu'on ait soi-même

de l'ardeur et de l'enthousiasme, qu'on cultive un peu plus le chant, le dessin, la lecture, ces accessoires méprisés ou proscrits, et l'amour des lettres reviendra un peu partout. A St-Maurice, d'ailleurs, il y avait moins de ressources qu'à Fribourg, les professeurs n'étaient pas tous bien préparés, ni très forts dans leur partie ; nombre d'élèves s'étaient dégrossis dans leur vallée et arrivaient insuffisamment formés, mais on était moins positif, moins enclin à la critique négative, et surtout on ne nous surmenait point ; rien ne nous empêchait de faire de la musique, de dessiner, de lire beaucoup. Peut-être aussi, étions-nous moins distraits par le bruit extérieur, par les cancans de la ville.

Une chose me parut nouvelle à Fribourg : c'est l'importance de ce qu'on y appelait les « compositions », c'est-à-dire les examens partiels périodiques, régulièrement faits par écrit ; les notes dépendaient presque entièrement de ces sortes de répétitions. Presque tout le travail consistait en des efforts de mémoire, où l'on accumulait les matériaux sans se préoccuper de les digérer. Il y avait constamment des compositions, tantôt pour une branche, tantôt pour l'autre. On résumait à la hâte des chapitres, des traités, après quoi on n'y pensait plus ; c'était encore plus vite oublié qu'appris. Au besoin, on veillait pour exécuter ce travail hâtif, indigeste, presque tout de mémoire. Entre temps, les autres branches étaient négligées ; puis, l'effort fait, on restait dégoûté du travail. Tout se faisait ainsi par soubresauts, c'étaient des alternatives de travail et de repos, là où le travail aurait dû être constamment soutenu, sans rien d'excessif. Etant externe, il me fut facile de me faire au système, de préparer à la hâte les compositions ; ni la mémoire, ni la facilité ne me manquaient. Mais, déjà alors, la méthode me paraissait mauvaise, car elle ne pouvait ni aboutir à une bonne formation, ni donner le goût de l'étude.

Dans notre classe, outre M. Buman, qui nous enseignait la physique, la chimie et l'histoire naturelle, en tout 9 heures, nous avions M. Bapst, qui avait 4 heures de philosophie, 1 heure de littérature française et 1 heure de littérature latine, donc 6 heures ; puis, M. Moret, qui avait 3 heures de mathématiques, M. Gremaud, qui avait 1 heure

de critique historique, M. Frossard qui avait 1 heure de littérature grecque, et M. Eichhorn, 1 heure d'allemand.

Les professeurs ne nous manquaient donc point ; mais il y en avait deux : MM. Moret et Eichhorn, avec lesquels on ne faisait que ce qu'on voulait, ce qui ne signifie pourtant pas qu'on ne faisait rien, car j'ai encore retrouvé, quarante ans après, deux cahiers de mathématiques rédigés au cours de M. Moret ; il est vrai qu'il m'était arrivé bien des fois d'être seul ou à peu près seul à ce cours. La critique historique de M. Gremaud me plut beaucoup, et j'appréciai également les cours de littérature de MM. Bapst et Frossard, soigneusement préparés. Quant à la philosophie de M. Bapst, elle me parut superficielle, trop affaire de récitation et de mémoire ; un peu plus de raisonnement personnel et indépendant eût été nécessaire. En somme, j'apprenais plus de choses positives qu'à St-Maurice, mais je travaillais moins par moi-même. Du reste, mes lectures diminuaient et je ne dessinais plus que rarement. Il ne faut pas oublier qu'étant externe, une partie de mon temps était pris par les distractions extérieures. Ma pension m'en prenait aussi, car, dès que nous nous ennuyions dans notre chambre, nous descendions au magasin, où nous étions sûrs de trouver quelqu'un. C'était une librairie, où arrivaient des écoliers, des professeurs, des hommes de bureau, des ecclésiastiques, des notabilités de la ville ; volontiers on jasait avec nous.

Un mois après mon arrivée à Fribourg, je reçus la nouvelle de la maladie de mon père : il n'avait pu se remettre d'un accident de voiture survenu l'année précédente, et, pendant l'été, il avait décliné à vue d'œil. Une hydropisie venait de se déclarer, et, bien qu'il n'y eût pas de danger immédiat, on ne conservait guère d'espoir. Lui-même, dès que je l'eus rejoint, ne se faisait pas d'illusion, puisqu'il me montra aussitôt, dans un endroit secret, la somme qu'il avait mise en réserve pour la continuation de mes études. Dès lors, je ne cessai d'aller le voir à peu près tous les dimanches jusqu'à sa mort, qui eut lieu au mois de mars. Il garda jusqu'à la fin toutes ses facultés et ne cessa un instant de régler les affaires de la maison. Je faisais une perte d'autant plus grande, que, tout paysan qu'il fût, il savait me comprendre et m'accordait tout ce dont j'avais besoin pour mes études.

Puis, la maison restait désorganisée, les deux aînés étant mariés et tenant à avoir leur part de la succession paternelle, et notre mère, excellente maîtresse de ménage, étant toujours restée étrangère à la direction. Il fallut aussitôt songer au partage. J'approchais de vingt ans. Mais mon frère cadet n'en avait encore que dix-huit. Nous deux, nous devions rester ensemble avec notre mère, tandis qu'on accordait leur part aux deux aînés. Malgré mon jeune âge et mon inexpérience, je pris la direction de notre groupe. Sans doute, le sens pratique, soit la compréhension des affaires, ne me manquait pas, comme l'expérience le montra ; mais j'étais par là fort dérangé dans mes études. C'est au point que je restais absent du collège pendant plus d'un mois ; car je ne rentrai qu'après Pâques. En principe, la question du partage était réglée ; seule, la mise à exécution était renvoyée aux vacances.

J'avais informé mon père, peu avant sa mort, de mon intention d'embrasser l'état ecclésiastique ; mais, bien qu'on pût faire des conjectures, personne d'autre, pas même ma mère, n'était encore bien fixé à ce sujet. En me voyant faire la classe de Physique, qui, alors, n'était pas requise, beaucoup de gens avaient conclu que je renonçais au séminaire. On supposait que l'étude n'est nécessaire que pour parvenir et qu'on doit en faire le moins possible. Je ne partageais pas cette manière de voir.

Entre temps, la place dont le diocèse disposait au Collège germanique allait devenir vacante. M. Frossard, qui s'occupait des élèves et que je voyais quelquefois, m'en parla et me l'offrit, ayant assez de crédit auprès de Monseigneur Marilley, pour me faire agréer. Sans hésitation aucune, j'acceptai avec reconnaissance. Il me plaisait d'aller étudier la théologie dans la ville éternelle, à la véritable source de l'enseignement catholique. Sans doute, mes affaires matérielles pouvaient souffrir d'une absence de cinq ans, mais je comptais sur mon frère cadet assisté de ma mère. Je fus présenté à Monseigneur Marilley, mais l'arrangement fut tenu secret ; car il y avait d'autres candidats au Collège Germanique ; le secrétaire de l'Evêché, M. Gœtschmann, cherchait à en faire passer un, qui vint en effet, l'année suivante, mais ne resta pas, faute de véritable vocation. Ce n'est qu'à

la fin de l'année scolaire que mon futur départ fut connu du public ; mais ma mère avait été tenue au courant de tout.

La question de ma vocation se trouvait donc résolue, et cela pour toujours, vu mon caractère, qui ne se prêtait pas à des retours en arrière, et il n'y avait à craindre ni des regrets, ni des désillusions et des déceptions ; car, déjà à cette époque de ma vie, je ne me désavouais pas moi-même ; une fois engagé, j'allais jusqu'au bout, regardant droit devant moi. Comment m'étais-je décidé ? L'influence du clergé n'y avait été pour rien ; celle de mes parents non plus, si ce n'est pourtant qu'ils m'avaient donné l'esprit de foi et la solide éducation chrétienne qui fut la cause de tout. L'Abbaye de St-Maurice avait été un milieu on ne peut plus favorable à ma résolution et comme une heureuse continuation de la famille. De bons camarades et l'amitié si pure de Jules Tavernier m'avaient particulièrement soutenu ; j'avais de nouveau rencontré de bons camarades à Fribourg. La fréquentation des sacrements ne put, vu les usages d'alors, produire son effet sur moi qu'à partir de l'âge de treize ans, à la fin de ma première année de collège ; depuis lors, cette ressource ne me manqua plus. Comme on nous prêchait chaque année une retraite, à Fribourg comme à St-Maurice, je dois dire que ce moyen probablement trop extérieur, et trop artificiel, ne m'a jamais beaucoup impressionné, pas plus d'ailleurs qu'au Collège Germanique, où la retraite, plus longue et plus recueillie, se faisait d'après la méthode de S. Ignace de Loyola. Cela tient évidemment à mon caractère personnel, à ma nature très subjective et très individuelle. On ne me prenait pas, parce que j'entendais disposer de moi sans immixtion d'autrui. Le fait que j'avais été élevé dans l'isolement, que pendant mon enfance, je m'étais souvent trouvé seul, en face de moi-même, que je m'étais habitué à réfléchir, à tout passer en revue et à tout combiner dans mon imagination, explique sans doute cette disposition d'esprit.

(A suivre)

Mr J. B. JACCOUD,
Recteur honoraire de St-Michel.